

Nous avons en nous-mêmes plusieurs témoins de l'existence de Dieu

p. 15

Prends, *lis*

numéro 2

SOMMAIRE



Des roses pour le Ciel. Première partie. Le rosaire au Moyen-Âge

p. 1

Pourquoi devons-nous tous communier fréquemment ?

2^{ème} partie

p. 5

Petite histoire du christianisme depuis la fin de l'âge apostolique

2^{ème} partie

p. 6

Le chevalier, le chartreux et la duchesse

p. 10

L'homme a dans lui-même le sens intime de l'existence de Dieu

p. 15

Alma Mater : Mère cachée et secrète

p. 16

Informations

p. 16

Des roses pour le Ciel

Première partie. Le rosaire au Moyen-Âge



Vierge de la Miséricorde, du peintre Francisco de Zurbarán (XVII^e siècle), actuellement au Musée de Séville. Dans ce tableau de 1634, la Vierge est debout et porte un vaste manteau dont les pans sont retenus par des anges pour embrasser douze chartreux en prière. Les mains de Marie sont posées, la droite sur la tête de Dominique de Prusse, la gauche sur celle de Jean Rodé, contemporain de Dominique, qui joua un grand rôle dans la diffusion du rosaire cartusien, notamment auprès des communautés bénédictines.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, la notice consacrée par les Bollandistes à saint Dominique suscita l'émoi, voire l'indignation : le jésuite anversois Guillaume Cuypers, l'un des savants éditeurs de l'immense recueil des vies de Saints (*Acta Sanctorum*) initié au siècle précédent sous l'impulsion du jésuite belge Jean Bolland, avait conclu que rien ne permettait d'établir un lien privilégié entre l'histoire du rosaire et le fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, comme on avait alors coutume de le penser depuis deux siècles. Depuis, de nombreuses publications, dont la controverse ne fut pas toujours exempte, se

sont efforcées de débrouiller la question de savoir si saint Dominique fut ou non l'instigateur, le restaurateur peut-être, du rosaire, éventuellement sur une recommandation expresse de la Mère de Dieu elle-même.

Le sujet est sensible. Il semble bien, toutefois, qu'aucun des témoignages les plus anciens et les plus fiables ne nous apprenne rien sur une dévotion mariale spécifiquement promue par saint Dominique. D'autre part, il est très vrai que l'absence de preuve formelle ne vaut pas comme preuve de l'absence. Gardons-nous donc bien de contrister

Marie et les saints en nous fâchant entre chrétiens sur une matière qui n'engage pas la foi, et considérons que les deux alternatives du débat nous découvrent différents aspects d'une piété chrétienne vraiment agréable à Dieu : soit le rosaire a été diffusé par un grand saint fondateur, soit (et c'est la voie que nous emprunterons ici, parce qu'elle se fonde sur les sources historiques disponibles) elle s'enracine de manière plus diffuse dans la piété des fidèles encadrée par les grands Ordres religieux médiévaux. Dans les deux cas, la piété d'un homme ou celle d'une époque et de ses traditions monastiques nous a valu un trésor que nous continuerons de chérir jusqu'au jour où, si Dieu nous fait la grâce de compter parmi ses élus, nous connaissons au Ciel le fin mot de l'histoire.

L'essor de la piété mariale, en Occident, est postérieur à son développement dans le christianisme oriental, de sorte que l'on peut redire ici que « la lumière vient de l'Orient », *ex Oriente lux*. Tout n'est certes pas à rejeter dans le mouvement d'idées qui, aujourd'hui, nous rappelle que l'histoire de l'Europe occidentale n'est pas le tout de l'Histoire. Si Rome, depuis l'âge apostolique, a certes pour vocation d'être le centre du monde, c'est au Moyen-Orient que s'est incarné le Rédempteur, et c'est en Orient encore que l'on voit naître les toutes premières nations chrétiennes. En effet, s'il existe une fille aînée de l'Église, quoi qu'elle ait pu devenir par la suite, elle n'est pas en Europe : à l'aube du IV^e siècle, presque un siècle avant Théodose et deux avant Clovis, la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur entraîna la conversion du roi arménien Tiridate IV, qui fit du christianisme la religion d'État dans son vaste royaume caucasien. Après l'Arménie, l'Éthiopie embrassa à son tour le christianisme sous l'impulsion du « Père de la paix », saint Frumence, précepteur du prince Ezana d'Aksoum, qui se convertit, et son peuple avec lui, dès les années 330 ou 340. Le christianisme éthiopien a rapidement témoigné une ferveur mariale extraordinaire portée par des pièces liturgiques aussi belles que nombreuses et même innombrables. Rappelons encore que la liturgie éthiopienne, qui dérive de celle d'Alexandrie, compte, dans son calendrier, plus de trente fêtes



Le « paternostrier » devient le fabricant de chapelets.

mariales (contre dix-huit pour l'Église universelle dans le rite latin), dont la célébration, sur ordre des souverains, est solennisée au maximum. Le christianisme grec n'a pas été en reste, avec notamment l'antique hymne « acathiste », littéralement : « non-debout », car elle se prie debout par révérence, à la manière antique. Le prototype de ce chant d'action de grâces a été composé durant la première moitié VII^e siècle en l'honneur de la Mère de Dieu. Chacune des vingt-quatre stances de l'acathiste se termine, en alternance, par un alléluia ou une salutation à Marie : *Je vous salue, Épouse inépousée*, c'est-à-dire toujours vierge. Ce caractère litanique des salutations répétées à la Mère de Dieu est ensuite passé en Occident avec la traduction de l'hymne en latin au IX^e siècle, et annonce déjà, à sa manière, la répétition des *Ave* dans le rosaire.

D'autre part, le grand livre de prière du christianisme n'est autre que le Psautier. Si le clergé l'apprend souvent par cœur, le lit et le répète continuellement, les

laïcs et les moines sans instructions sont très tôt invités à s'associer à cette prière par la répétition de l'Oraison dominicale autant de fois qu'il y a de psaumes dans le Psautier, soit 150. Le développement de la piété mariale en Occident, à partir du XI^e siècle, applique cette idée de répétition à la prière qui, tout (sur)naturellement, s'élabore dans l'esprit de l'hymne acathiste à partir des versets 28 et 42 du premier chapitre de saint Luc : *Ave gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus... Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui*. On prie donc volontiers les 150 psaumes de la Bible ou leur équivalent, pour autant que la prière a comme effet de tourner l'esprit vers Dieu : 150 *Pater* ou autant d'*Ave*.

Aux XII^e et XIII^e siècle, l'extension de cette pratique est portée par les milieux monastiques : les Bénédictins semblent avoir initié le mouvement, qui paraît s'être ensuite diffusé sous l'influence bienfaisante des Chartreux et auprès des Cisterciens, pour devenir plus tard encore le fer de lance d'une spi-

ritualité mariale promue par les fils de saint Dominique. Tout cela est moins l'œuvre d'un homme qu'une véritable « lame de fond » de la piété vraiment chrétienne. Pour ne pas se perdre dans le compte de prières redites à l'identique, l'usage de la cordelette à grains paraît s'être imposé très rapidement comme une évidence, puisque l'objet était si diffusé dès le XIII^e siècle que le « paternostrier » n'était plus tant l'artisan fabriquant comme autrefois toutes sortes d'objets de piété, mais s'était spécialisé dans la production de ce que nous appelons aujourd'hui des chapelets et des rosaires.

Cela étant, comme les *Ave* ou les *Pater* n'étaient pas les psaumes, leur multiplication par 150 (trois fois cinquante, sur le modèle des trois cinquantaines du Psautier) ne s'imposait pas nécessairement. Le Moyen-Âge, rappelons-le, est une époque riche de pieuses innovations qui se caractérisent par leur grande diversité, avec des variations d'autant plus nombreuses que l'uni-

Pour la première fois, un manuscrit du milieu du XIII^e siècle désigne une dévotion de trois fois cinquante *Ave* comme « Psautier de Marie » largement répandu parmi les femmes du monde et les jeunes filles dans les pays rhéno-flamands.

formisation des pratiques dévotes ne pourra être sérieusement envisagée dans toutes les couches de la société qu'à partir de la Renaissance, avec l'invention de l'imprimerie. Au Moyen-Âge, on pouvait aussi bien associer un *Ave* à chaque *Pater* que multiplier par cinq, sept, dix ou davantage les salutations en l'honneur des plaies du Christ, des souffrances ou des joies de Marie.

Pour la première fois, un manuscrit du milieu du XIII^e siècle désigne une dévotion de trois fois cinquante *Ave* comme « Psautier de Marie » largement répandu parmi les femmes du monde et les jeunes filles dans les pays rhéno-flamands.

Le psautier en l'honneur de la Mère de Dieu est ainsi à l'origine de notre rosaire, et on lui donne un nom qui a trait au vêtement, et plus exactement au couvre-chef, *hoedekin* en flamand ou chapelet en français, c'est-à-dire, chaque fois, « un petit chapeau ». Mais les roses du « rosaire », alors ? Les roses tressées en couronne forment bien ce que l'allemand appelle un *Rosenkranz* et le latin un *rosarium* ou une *corona*. Le Moyen-Âge aime entre toutes cette délicieuse parure de fleurs, qui forme une couronne, un éphémère « chapeau » serti (le latin dit encore *sertum*) de fleurs. Ainsi se prend l'habitude de tresser une couronne de prières comme d'autant de roses, et de l'offrir en gage de dévotion à la bienheureuse



Reproduction d'une double page du *Novum Psalterium B. Marice Virginis*, l'un des plus remarquables incunables publiés en Allemagne, et le seul à avoir été imprimé sur les presses du monastère cistercien de Zinna dans le Brandebourg. Ce volume est dû à Hermann Nitzschewitz, vicaire et protonotaire impérial ; il était prêt en 1489, fut en partie financé par l'Empereur en 1492, et l'impression commença l'année suivante.

Mère de Dieu. La terminologie varie d'une langue et d'une époque à l'autre, de sorte qu'il est parfois difficile de dire si le « chapelet » de l'un correspond au « Rosenkranz » de l'autre, et si ce dernier traduit ce que nous avons aujourd'hui coutume d'appeler un « rosaire » formé de trois « chapelets ».

Quant à privilégier la rose à toute autre fleur pour l'offrir à Marie, cela tient à la faveur extraordinaire dont n'a cessé de jouir cette fleur dans la culture. Au Moyen-Âge, on appelait en outre *rosarium* ce qui, pour rester dans le domaine des fleurs, est aujourd'hui appelée une anthologie (*anthos*, signifie « fleur » en grec), un recueil ou une collection. Les chartreux du XV^e siècle proposaient ainsi, disons-le d'un autre mot encore, un florilège de mots-clés pour associer à chaque *Ave* du Psautier de Marie une image à contempler dans le cours de la méditation priante des hommes à notre Mère céleste.

Rappelons-le en effet, pour obvier la prévention qu'on pourrait avoir à l'égard de l'aspect mécanique d'une même phrase répétée 50, 100 ou 150 fois : outre que, comme le disait si bien un serviteur de Marie, l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le redisant toujours, il ne le répète jamais ; outre cela, les mots de la prière soutiennent une véritable ascension de l'esprit vers Dieu. Les mots sont ainsi le support sur lequel s'appuie l'âme pour contempler l'économie de la Rédemption, dans laquelle Marie joue un rôle déterminant en vertu de son association intime au mystère de l'Incarnation. Cette récitation contemplative de l'*Ave* se laisse ainsi entrevoir au xiii^e siècle dans l'œuvre spirituelle de Mechtilde de Hackeborn, religieuse du prestigieux monastère cistercien de Helfta, en Allemagne. L'influence bénédictine et cistercienne est d'ailleurs revendiquée par les Chartreux qui comptent, à la fin du Moyen-Âge, parmi les plus ardents promoteurs du Psautier de Marie. Ainsi de Dom Adolphe de Essen, au début du xve siècle, qui le proposa à la duchesse de Lorraine, Marguerite de Bavière, dont il était le directeur spirituel. Il fit de même, à Trèves, pour un jeune chartreux mélancolique du nom de Dominique : quand la puissance de cette dévotion eut permis à ce dernier de surmonter ses accès d'acédie, il en devint lui-même un ardent propaga-

teur. [Dans ce numéro de *Prends, lis*, l'article « Le chevalier, le chartreux et la duchesse » explore en détail le rôle joué par les Chartreux dans la propagation du rosaire au Moyen-Âge.] Pour mieux fixer l'attention sur les mystères du salut, il eut l'idée ingénieuse de proposer 50 clausules, de brèves for-

L'amour n'a qu'un mot, et qu'en le redisant toujours, il ne le répète jamais.

mules finales associant la récitation de chaque *Ave* à un épisode de la vie du Sauveur. Comme une partie du public dévot favorisait la récitation non pas d'une seule mais de trois cinquantaines, on accrut d'autant le nombre de clausules pour qu'un Psautier de Marie fût chaque fois l'occasion de parcourir en détail les mystères de Dieu fait homme pour notre salut. Parmi les ouvrages qui répandirent ainsi un « psautier » complet en l'honneur de la très sainte Vierge, il faut au moins mentionner le *Novum Psalterium*, le Nouveau psautier marial de Hermann Nitzschewitz : cet incunable (ainsi désigne-t-on les ouvrages publiés avant 1501, dans les premiers temps de l'imprimerie, quand celle-ci était encore au berceau, ou dans les langes : *incunabulis* en latin) très richement illustré était dédié à l'empereur germanique Frédéric iii, qui accepta, en 1492, de contribuer aux frais très considérables entraînés par l'impression de ce splendide volume.

Cent cinquante sujets de méditation pour autant d'*Ave* ! Voilà qui impose à la mémoire un fardeau considérable, si l'on n'a pas les feuillets sous les yeux pour se les rappeler. Ainsi de la méthode de Jean Juste Lansperge, chartreux allemand du xv^e siècle, qui proposait, pour soutenir l'effort de mémorisation, une succession de trente vers latins dans lesquels chaque mystère était rappelé par un ou deux mots. Cet exercice, tout contraignant ou artificiel qu'il nous paraisse aujourd'hui, était bien dans l'esprit de l'époque. En ce temps-là, en effet, la spiritualité (rhéno-flamande en particulier) s'approfondissait, devenait plus intérieure et quelquefois structurée à l'extrême dans le sillage du grand courant spirituel qu'on appelle la « dévotion

moderne », dont tout un chacun connaît aujourd'hui encore le chef-d'œuvre absolu : *l'Imitation de Jésus-Christ*. Dominique de Prusse, du reste, suggérerait seulement des sujets de méditation associés aux *Ave*, en se montrant moins directif ou systématique que d'autres auteurs spirituels contemporains. Cette souplesse dans la méthode diffusée par les Chartreux à une époque où leurs fondations se multipliaient dans les pays germaniques et flamands, et où leur influence était considérable auprès des cercles de piété, a joué un rôle de premier plan dans le succès rencontré par cette dévotion.

Comme on approchait de la fin du XV^e siècle, un moine bénédictin de Liège, Adrien d'Oudenbosch, écrivit dans un livre à sa disposition une note à propos du rosaire. Il y évoquait successivement les 50, puis les trois fois 50 *Ave*, le rôle des Chartreux dans la popularisation d'une méthode de récitation contemplative des mystères du salut, et les feuillets distribués par eux pour propager cette dévotion. Et le moine Adrien d'ajouter qu'il n'était certes pas encore question, dans ces rosaires cartusiens, d'associer le *Pater* aux *Ave*, mais que lui-même avait appris de sa pieuse mère à insérer l'Oraison dominicale après chaque série de dix salutations angéliques, comme c'était, ajoutait-il, l'usage en Brabant, en Flandre et en Hollande.

À la même époque, la dévotion au rosaire « dominicain », tel que nous le connaissons, allait proposer une méthode de récitation alternative destinée à prendre l'ascendant sur les autres dévotions mariales. Ce fut là une œuvre des congrégations mariales instituées par un dominicain originaire de Bretagne : Alain de la Roche. Lui-même voulait croire n'être, en l'espèce, qu'un continuateur du saint fondateur de son Ordre, mais, de tout cela, nous reparlerons dans le prochain numéro de *Prends, lis*. ■

La rédaction

Pour en savoir plus : A. Duval, « Rosaire », in *Dictionnaire de spiritualité. Ascétique et mystique*, Paris : Beauchesne, t. XIII, 1988, col. 937-980.

Pourquoi devons-nous tous communier fréquemment ?

Parce que la Sainte Communion nous rend doux et humbles de cœur, comme Jésus

Par le père Louis Quiavarino

Y a-t-il quelqu'un qui ne connaisse pas les Filles de la Charité ? Ces anges de la terre qui sacrifient leur vie au soulagement de la misère, dans les hôpitaux de France, d'Italie et de toutes les parties du monde ? Elles eurent de saint Vincent de Paul, leur fondateur, le secret de la charité et de l'humilité et ce secret est renfermé pour elles dans la Communion quotidienne qu'elles pratiquent constamment.

Une de ces angéliques créatures se trouvant dans un hôpital de Sébastopol, après la guerre de Crimée, s'approcha un jour du lit d'un Turc à qui selon l'ordonnance du médecin, elle devait donner un œuf.

« Comment donc ? s'écrie le malade furieux, rien qu'un œuf à moi ? Et, prenant l'œuf des mains de la Sœur, il le lui jeta à la figure. La sainte fille baisse la tête, s'essuie comme elle peut et se retire humblement. Après quelques minutes, comme si rien n'était, elle retourne auprès du malade et lui présente un autre œuf. Une deuxième fois, ce Turc grossier répète la scène d'auparavant. Pauvre sœur ! Que fera-t-elle donc ? Elle baisse de nouveau la tête, elle s'essuie tant bien que mal et retourne toute souriante auprès du malade, une demi-heure après. A peine l'a-t-il aperçue que grinçant de colère, il la menace du bras. La sœur ne s'en inquiète pas ; nullement apeurée, elle avance et lui dit d'un ton suppliant : Mon cher enfant, n'avez-vous pas chez vous une mère ou une sœur ? Eh ! bien, je vous aime comme elles et je vous

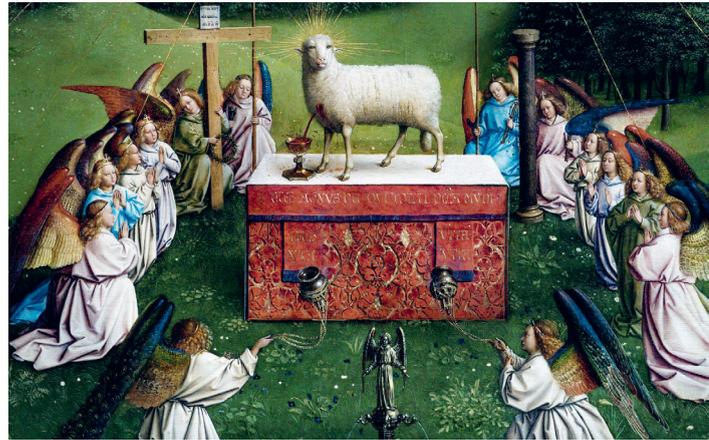
demande de prendre cet œuf ordonné par le médecin.

À ces mots si doux, le Turc est vaincu ! Il se lève sur son séant, s'appuie sur son coude et s'écrie : « Par Mahomet, tu n'es pas une créature de la terre, tu es un Ange du Ciel ! Qui t'a appris à agir de la sorte ? » Alors la Sœur lui montrant le Crucifix répond : « C'est ce bon Jésus que je reçois chaque jour et qui vit dans mon cœur ».

Pendant le siège de Paris, en 1870, un frère des Écoles Chrétiennes soignait avec abnégation un soldat français atteint de la vérole noire. Un monsieur, tout étonné de tant de courage lui dit : « Ce que vous faites là, je ne le ferais pas, pour dix mille francs. »

« Et moi, répondit le frère, je ne le ferais pas même pour cent mille. » Puis, baisant son Crucifix, « mais c'est pour Jésus-Christ Que je le fais », reprit-il, « pour Jésus qui m'en donne la force dans la Sainte Communion reçue chaque matin. »

Un officier de marine, distingué et valeureux autant que fervent chrétien, vint à savoir que les hommes de son équipage le critiquaient parce qu'il communiait fréquemment, même en mer chaque fois que la Messe était dite sur le navire. Il les réunit donc un jour et leur dit : « Au lieu de trouver à redire



L'Agneau mystique, retable des frères Van Eyck, détail du panneau central (adoration de l'Agneau), huile sur toile, 1432 (restauration janvier 2020). « Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (voir Prends, lis n°1)

à mon habitude pieuse, vous devriez vous en réjouir, parce que, si je ne communiais pas chaque jour, à la première désobéissance, pour le plus léger motif d'ennui que vous me donneriez, je vous jetterais à la mer. »

« Comment fais-tu ? » demandait une ancienne maîtresse de classe à une jeune collègue. « Comment fais-tu pour garder un ordre et une discipline aussi admirable sans perdre patience en classe ? Moi je n'arrive pas même en criant et en grondant ! »

« Mon secret ?... C'est la Sainte Communion que je reçois chaque jour », reprit la jeune maîtresse. Ce sont mes anciennes maîtresses, les Religieuses du Pensionnat où j'ai été élevée, qui me l'ont appris. »

Et nous, mes très chers frères, n'avons-nous pas besoin d'humilité et de mansuétude ? Approchons-nous donc chaque jour de la Table Sainte, en recevant ce Jésus qui a dit : « Apprenez de moi, qui suis doux et humble de cœur. » Il nous rendra semblables à Lui, croyez-le. Servons-nous de ce point d'appui si efficace et si puissant qu'il nous élève au dessus des ambitions, des cupidités, de l'orgueil, des vanités mondaines et nous conduit au paradis

Oraison jaculatoire : Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous. ■

suite au prochain numéro

Petite histoire du christianisme

depuis la fin de l'âge apostolique (II)

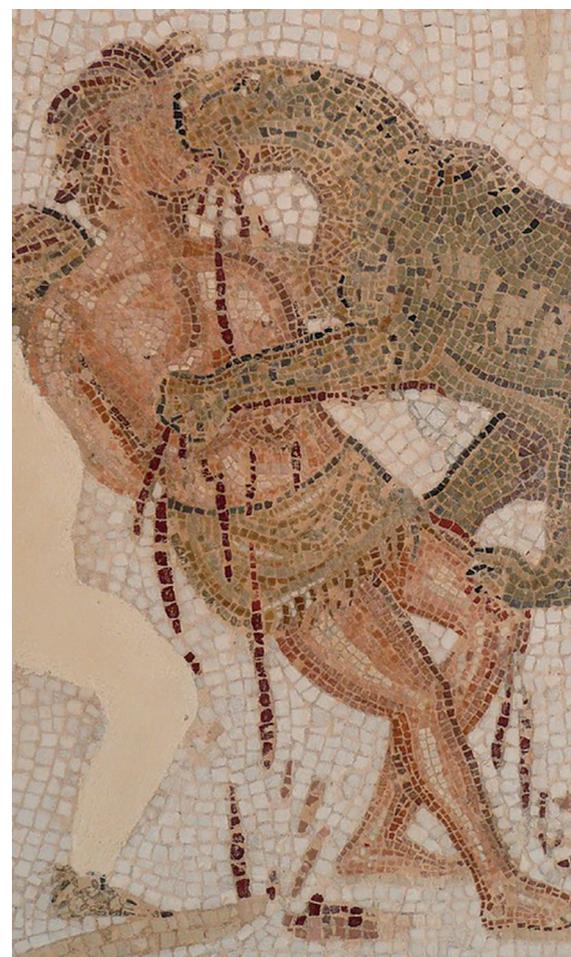
Le deuxième siècle

Quand se clôt l'ère apostolique avec la mort de saint Jean au tournant du 2^e siècle, l'Église poursuit son pèlerinage sur terre sous la conduite des évêques, qui prennent le relais des Apôtres autour du successeur de saint Pierre. C'est pour l'Église une période difficile : les premières communautés chrétiennes, en plus d'être en proie à des divisions ruineuses en leur sein, se heurtent à une violente opposition de la part des juifs et des persécuteurs païens. Dans un monde largement hostile, les chrétiens vont cependant préserver la foi au Christ et répandre la bonne nouvelle de sa résurrection, allant au-devant du martyre si nécessaire.

Un regrettable malentendu suscita d'entrée de jeu une méfiance tenace vis-à-vis des chrétiens sous l'Empire romain : leur exclusivisme religieux était irréductible au flou théologique du paganisme, de sorte que leur refus de prendre part au culte idolâtre de la cité ou de l'Empereur les fit soupçonner d'être des rebelles inciviques, « eux qui ne respiraient pourtant que l'obéissance, et dont les vœux les plus ardents avaient pour objet le salut des Princes et le bonheur de l'État »¹. Pour un païen de l'Antiquité toutefois, la situation favorable de l'Empire témoignait puissamment en faveur de la bienveillance des dieux, garants de sa prospérité ; on veillait donc à ne point se les aliéner en leur refusant des sacrifices, considérés par les idolâtres comme de simples transactions commerciales n'établissant nul lien affectif entre les parties contractantes. Dans ces conditions, les malheurs publics (comme l'incendie de Rome, en 64, qui servit de prétexte à une première persécution d'envergure,

dont furent victimes saint Pierre et saint Paul) ou les catastrophes naturelles étaient interprétés comme des manifestations du mécontentement des dieux et la conséquence d'une rupture de contrat entre eux et les hommes. Le culte rendu à la divinité de l'Empereur contribuait aussi, pour les hommes de l'Antiquité, à la prospérité générale de l'Empire ; lui refuser ces honneurs était donc perçu tout ensemble comme un crime de lèse-majesté et un comportement séditieux.

Refusant ces divers actes d'idolâtrie, les chrétiens étaient dénoncés comme agitateurs et... comme athées ! Ils étaient donc condamnés comme tels, puisque les seuls qui étaient autorisés à ne pas participer au culte public constituaient une catégorie de gens mal vus certes, mais relativement protégés : les juifs. Les chrétiens, assumant l'héritage authentique du judaïsme, étaient cependant rejetés par les juifs, qui, à la suite des princes de leurs prêtres, avaient assuré à Pilate n'avoir « pas d'autre roi que César » (Jn 19, 15). L'exception accordée par l'Empire aux juifs ne valait donc pas pour les chrétiens, puisque les juifs ne les reconnaissaient pas comme leurs, depuis qu'eux-mêmes avaient refusé le Christ et rompu l'alliance avec Dieu. Se sentant menacés par les progrès du christianisme, les juifs n'hésitaient pas non plus à dénoncer les chrétiens, qu'ils tenaient pour des impies, et ils tâchaient de se débarrasser ainsi de leurs concurrents en complaisant à un Empire dont ils escomptaient en retour la protection. Plus profondément que les malentendus, la cause ultime des persécutions était donc l'attachement exclusif des chrétiens à Celui qui est « la Voie, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 16), et dont la lumière était intolérable à tous les arti-



Détail d'une mosaïque du 3^e siècle, représentant un condamné jeté en pâture aux bêtes sauvages ; la mosaïque provient de la *domus Sollertiana* de Thysdras, aujourd'hui El Djem, en Tunisie. On peut actuellement la voir au Musée archéologique de cette ville.

sans d'iniquité, juifs et païens confondus, « car quiconque fait le mal, hait la lumière, et ne s'approche point de la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées » (Jn 3, 20).

Toujours est-il que, pour les autorités impériales, les chrétiens formaient un groupe sectaire aux contours mal définis, mais constitué de fanatiques athées et inciviques. Les preuves de civisme données par des chrétiens ne suffisaient pas à les laver des soupçons qui pesaient sur eux ; et les chrétiens

dénoncés comme tels étaient donc traduits en justice, torturés, condamnés à la déportation, aux mines ou à la peine capitale s'ils s'obstinaient à refuser de sacrifier aux idoles. Leur petit nombre et la violente opposition à laquelle ils durent faire face pendant deux siècles et demi (avec une dizaine de persécutions de grande envergure entre le milieu du 1^{er} siècle et le début du 4^e siècle, sans compter de nombreux foyers de violences sporadiques, très variables d'une région à l'autre, au gré des gouverneurs et des passions populaires) ne purent toutefois les dissuader de demeurer fidèles au Christ : il avaient beau n'être encore que quelques dizaines de milliers², sur un total de soixante millions de sujets de l'Empire, ils tinrent bon et leurs communautés ne cessèrent de croître et de se multiplier dans le courant du 2^e siècle.



Des réseaux se formaient autour des évêques qui, succédant aux apôtres, dirigeaient l'Église et réunissaient les fidèles pour les instruire, les encourager et diffuser la Bonne Nouvelle en utilisant, autant que les persécutions le leur permettaient, les réseaux de l'ancienne diaspora juive au sein de l'Empire et les conditions par ailleurs si favorables de la *pax romana* facilitant la circulation d'une province à l'autre. Ainsi peut-on dire avec Bossuet que « le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination romaine, a été un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile »³.

Les chrétiens prêchaient d'abord d'exemple : leur charité ne pouvait manquer de frapper ceux qui bénéficiaient de leur stupéfiante générosité, sans équivalent dans le paganisme. Plus tard, au milieu du 4^e siècle, quand l'empereur Julien l'Apostat s'efforçait de contrecarrer l'Église, il chercherait à mettre sur pied des activités de bienfaisance capables de concurrencer celles qui assuraient aux chrétiens une faveur croissante dans l'opinion publique.

Malgré l'interdiction des réunions pour la célébration des saints Mystères et les ravages causés par les persécutions au sein de communautés encore modestes, l'Église ne laissait pas d'être visible. Saint **Clément de Rome**, troisième successeur de saint Pierre et témoin oculaire de l'effroyable persécution qui eut lieu sous Néron en 64, fut ainsi le premier de ceux qu'on appelle aujourd'hui les « Pères apostoliques », les auteurs des premiers témoignages écrits publiés sous le règne des Antonins, avec une précieuse Épître aux Corinthiens datant des dernières années du 1^{er} siècle. On voit, dans ce texte quasi contemporain de l'Apocalypse de saint Jean, le Pape œuvrer déjà en faveur de l'unité pour remettre de l'ordre avec autorité dans la communauté chrétienne de Corinthe : c'est là un premier témoignage fort en faveur de la primauté du siège de Rome, même si, de fait, les persécutions empêchèrent le plus souvent cette autorité de s'exercer effectivement avant le 4^e siècle.

L'importance de respecter l'autorité des apôtres et de leurs successeurs, les évêques (dont dépendent les prêtres et, pour l'organisation matérielle des communautés, les diacres, ainsi qu'il ressort déjà du livre des Actes), dans la fidélité au Christ et l'union au siège de Rome est également au cœur des lettres de saint **Ignace d'Antioche**, martyr sous Trajan. On trouve déjà, dans ses écrits, l'expression d'une conscience catholique très nette : l'Église, qui est une, est universelle. Il met aussi en avant l'importance de la sainte Eucharistie et du mariage chrétien, car le vrai christianisme n'est pas une religion désincarnée, comme l'affirmaient les dérives sectaires de l'époque, qu'on réunit aujourd'hui sous le nom générique de « gnostiques ».

La gnose, pour le dire d'un mot, est un état d'esprit qui se développe en Égypte dès le début du 2^e siècle, et qui prétend communiquer des « connaissances » (*gnôsis* signifie 'connaissance' en grec) secrètes, un christianisme ésotérique réservé à des initiés. Cette résurgence d'un trait propre aux anciens cultes à mystère du paganisme était présentée par ses adeptes comme le « véritable » christianisme, avec une empreinte dualiste typique des tendances contemporaines de l'hellénisme. La gnose présentait ainsi un monde à deux niveaux, dans lequel le Dieu bon rassemble les

esprits de ceux à qui il communique ses secrets pour échapper aux ténèbres du monde corporel, création d'une divinité mauvaise éternellement en lutte avec lui. Les caractéristiques de la gnose étaient le refus de reconnaître la bonté foncière de la création matérielle et le rejet subséquent de l'incarnation du Christ : Jésus n'avait, selon les gnostiques, que l'apparence d'un homme, et n'avait donc pas vraiment été crucifié. Telle est la doctrine du « docétisme » (du grec *dokei*, 'il semble'), qui devait renaître à quelques siècles de là dans l'islam, lequel est en partie une hérésie chrétienne judaisante, rejetant l'incarnation et la croix. Parmi les figures importantes du gnosticisme au 2^e siècle, il faut au moins mentionner l'hérésiarque Marcion, excommunié par le Pape vers le milieu du siècle : Marcion se présentait comme le dépositaire du « véritable » enseignement de Jésus, qui aurait été gauchi par les apôtres dans un sens charnel, puis perpétué par leurs successeurs en opposition avec le spiritualisme radical dont lui-même était le promoteur.

Moins graves que ces dissensions internes, qui menacent directement l'intégrité de la foi dans la fidélité à l'unique Église instituée par le Christ, les persécutions des autorités païennes ne laissaient pas de constituer, pour les chrétiens, une menace quotidienne, régulièrement relancée par les rumeurs les accusant de diverses monstruosité, comme l'inceste ou le cannibalisme. Plusieurs Pères prirent la plume pour laver les chrétiens de ces accusations absurdes, comme par exemple l'évêque saint **Théophile d'Antioche** dans un *Traité à Autolytus*, du nom de son interlocuteur païen. Certains en appelèrent aux plus hautes autorités pour qu'on cessât enfin d'imputer aux chrétiens des crimes et des perfidies auxquels ils n'avaient aucune part. Dès le règne de l'empereur Hadrien, saint **Aristide d'Athènes** écrivit ainsi au souverain pour lui montrer que les chrétiens ne formaient pas une secte d'illuminés, mais que rien n'était plus sage que la foi en Jésus-Christ. Le prince, toutefois, ne voulut rien entendre et durcit même les mesures contre les chrétiens. Quelques années plus tard, saint **Justin le Philosophe**, un intellectuel converti au christianisme, tâcha à son tour d'exonérer les chrétiens des soupçons qui pesaient sur eux en adressant une *Apologie* à l'empereur Antonin, puis une autre au



Marc Aurèle offrant un sacrifice aux dieux de l'Empire, détail d'une sculpture monumentale datée des dernières années de son règne (ca 175-180), actuellement conservées aux Musées du Capitole, à Rome.

Sénat de Rome, la ville dans laquelle il n'avait pas hésité à ouvrir une école de philosophie, où l'on apprenait l'amour de la Sagesse éternelle de Dieu en Jésus-Christ. Le paganisme répondit par le silence et la violence : Justin fut martyrisé sous Marc Aurèle en 165.

Loin de décourager les chrétiens, les persécutions renforcèrent leur détermination ; et les récits du martyre des grands confesseurs de la foi aux mains des impies galvanisaient les communautés au lieu que de les briser. Les *Actes des témoins* (c'est le sens du grec *marturoi*) du Christ, qui répandirent généreusement leur sang pour lui conserver leur foi, relatent leurs épreuves pour l'édification des chrétiens. Parmi les plus fameux de ces témoignages, citons *Le Martyre de Polycarpe*, au milieu du siècle : l'évêque saint **Polycarpe de Smyrne**, auteur d'une *Épître aux Philippiciens*, fut sommé par le représentant de l'autorité impériale de maudire le Christ. Le saint vieillard qui, au temps de sa jeunesse, avait été un disciple direct de saint Jean, lui répondit : « Depuis 86 ans que je sers le Christ, il ne m'a jamais fait aucun tort ; pourquoi donc blasphémerais-je aujourd'hui

mon Roi et mon Sauveur ? » Souvenir concret du courage héroïque des martyrs, leur dépouille était soigneusement préservée par les communautés qui, à travers eux, vénéraient leur indomptable fidélité au Christ : le culte des martyrs, sur le tombeau desquels était de plus en plus souvent célébrée la Messe, cimentait ainsi l'identité chrétienne. Les fidèles, qui célébraient leur *dies natalis* (le jour où l'on fait mémoire de leur anniversaire, c'est-à-dire : de leur naissance au Ciel), étaient invités à les imiter pour dire avec saint Paul : « Pour moi, vivre, c'est le Christ, et la mort m'est un gain » (Ph 1, 21).

L'exemple de l'empereur stoïcien Marc Aurèle illustre l'extrême difficulté des chrétiens à triompher des préjugés qui les mettaient au ban de la société. Malgré sa probité et sa haute conscience morale, l'Empereur, qui ne paraît pas avoir lu les apologies qui lui furent adressées, tenait les chrétiens pour des fanatiques impulsifs et suicidaires⁴. Les persécutions s'intensifièrent à mesure des malheurs qui accablaient alors l'Empire : révoltes, guerre en Orient, difficiles campagnes le long de la frontière danubienne, et une terrible épidé-

mie de peste. Dans l'opinion publique, la responsabilité en incombait aux chrétiens, qui avaient déplu aux dieux en refusant de prendre part à leur culte.

C'est dans ce contexte que périrent les célèbres martyrs de Lyon, en 177, quand une cinquantaine de chrétiens furent exécutés avec leur évêque, saint Pothin, pour avoir refusé d'abjurer leur foi. Là non plus, pourtant, la persécution ne parvint pas à abattre l'Église : à saint Pothin succéda saint **Iréné de Lyon**, un profond théologien qui réfuta brillamment « la gnose au nom menteur » (la gnose est mensongère, parce que la « connaissance » dont elle se présente comme la dépositaire est une fausse science, sans rapport avec la vérité du christianisme) et réaffirma l'unité de l'Église autour des évêques, successeurs des Apôtres, dans la fidélité aux enseignements de la sainte Écriture formée de deux Testaments et culminant dans les quatre Évangiles.

Le christianisme, en dépit des dérives sectaires et des persécutions qui l'accablaient au dedans comme au dehors, continuait de gagner du terrain. Des conversions se produisirent jusque dans

la famille impériale ; et il est piquant de constater que l'honnête Marc Aurèle fit aux chrétiens plus de tort que sa brute incapable de fils, l'indigne Commode, qui sans être lui-même le moins du monde intéressé à leur sort, les ménagea cependant pour complaire à sa favorite, la chrétienne Marcia, qui sut habilement exploiter sa position pour secourir ses coreligionnaires.

En Afrique romaine, le christianisme prit un essor remarquable dès le 2^e siècle, malgré la répression (dont témoignent en particulier les *Actes de martyrs de Scillium*, en 180) et les difficultés de toutes sortes qu'on faisait aux « Galiléens ». **Tertullien**, le premier grand écrivain chrétien d'expression latine était originaire de Carthage, qui était alors l'une des cités les plus peuplées et les plus prospères de l'Empire. Jusque là, en effet, les auteurs chrétiens étaient presque tous de culture grecque, et saint Irénée de Lyon lui-même était originaire de Smyrne, où il avait personnellement connu saint Polycarpe, le disciple de saint Jean. La langue universelle de l'Église était aussi celle de la culture au sein de l'Empire : le grec. Le latin était surtout la langue véhiculaire de l'Occident, du droit et de l'armée ; et si beaucoup d'Occidentaux cultivés connaissaient le grec, aucun hellénophone ne voyait d'intérêt à apprendre le latin. Tertullien, avocat et rhéteur de génie, fut ainsi le premier grand théologien de l'Occident latin, pourfendeur de la gnose et apologiste éloquent de la foi : son influence sur la pensée chrétienne serait considérable tout au long des siècles, bien que lui-même finît par adhérer à la secte puritaine des « montanistes », ainsi nommée d'après les positions de Montanus, qui se considérait comme le porte-parole du Paraclet.

Toujours en Afrique, le christianisme se développa également en Alexandrie,

au sein d'une importante communauté juive installée sur place et convertie au Christ par l'apôtre saint Marc. Le christianisme alexandrin eut fort à faire pour se démarquer des innombrables sectes gnostiques d'inspiration chrétienne dans cette immense cité cosmopolite de plus d'un million d'habitants. Mais la communauté chrétienne d'Alexandrie pouvait compter, à cette époque, sur un maître distingué : l'athénien **Clément d'Alexandrie**, qui y tenait une école prestigieuse fréquentée par un public d'intellectuels pour lesquels il composa un *Protreptique*, c'est-à-dire une *Invitation* au christianisme, un *Pédagogue* pour conduire à la connaissance de la vérité, et un vaste recueil de *Mélanges*, *Stromates* en grec, où sont abordés mille sujets variés qui témoignent de la vaste culture de l'auteur. Ces différentes œuvres témoignent en particulier d'une intégration harmonieuse du meilleur de la culture grecque à la vision chrétienne du monde, scellant une alliance capitale entre l'hellénisme et la foi au Christ, alliance promise à un avenir brillant en Orient et, plus encore par la suite, en Occident.

Ces progrès indéniables du christianisme dans les grands centres de la civilisation gréco-romaine n'allèrent toutefois pas, redisons-le, sans graves difficultés, car les persécutions ne se relâchaient que pour reprendre de plus belle, pour peu qu'un gouverneur décidât d'appliquer avec zèle les lois antichrétiennes. Ainsi la situation des chrétiens, qui parut s'améliorer sous Commode, amoureux de la chrétienne Marcia, se détériora brutalement sous le règne de Septime Sévère au tournant du troisième siècle : païen zélé, le nouvel Empereur était d'autant plus conscient de l'avance de la nouvelle religion qu'il était originaire d'Afrique et avait séjourné en Orient, où les implantations chrétiennes étaient alors fort nombreuses. Les persécutions,

relancées par la dynastie des Sévère au tout début du 3^e siècle, allaient dès lors prendre un caractère plus politique, au service de la propagande impériale, reléguant la haine superstitieuse de la populace et les intrigues des juifs au second plan.

Par un paradoxe providentiel, le martyr aux mains des autorités renforça l'identité chrétienne plutôt qu'il ne l'affaiblit. « Je suis le froment de Dieu », déclarait ainsi saint Ignace d'Antioche quand on le jeta aux lions : « Que je sois donc moulu par les dents des bêtes pour devenir le pain immaculé de Jésus-Christ ! » L'héroïsme manifesté non par des vétérans aguerris, mais par des personnes de tout âge, de tout sexe et toute condition, opposant une patience et une douceur angéliques à l'acharnement des persécuteurs, et marchant sans résistance au-devant d'une mort atroce par amour du Christ, cet héroïsme a, de tout temps, constitué un puissant témoignage rendu à la sainteté de l'Église et à la vérité de sa foi : « Je puis tout en celui qui me fortifie » écrivait saint Paul, et c'est pour cela, selon l'expression si justement frappante de Tertullien que « le sang des chrétiens est une semence »⁵. ■

La rédaction

suite au prochain numéro

Les contributeurs de *Prends, lis* ont fait le choix de rester anonymes, à l'image des chartreux, car l'œuvre est pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. C'est pourquoi les textes sont simplement signés du nom de la rédaction.

NOTES

1. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle* [1681], 2^e part., chap. 12.
2. Rodney Stark, déjà évoqué dans l'article d'introduction à cette série consacrée à l'histoire de l'Église (*The Rise of Christianity*, San Francisco : Princeton University Press & Harper, 1996 ; tr. fr. *L'esprit du christianisme*, Charols [France] : Excelsis, « L'Église dans l'Histoire », 2013) estime le nombre de chrétiens dans l'Empire à environ 40.000 au milieu du 2^e siècle. Ces chiffres restent cependant très conjecturaux, et je noterai seulement, à titre de contrepartie que Pline le Jeune, gouverneur de la province de Bythinie et du Pont (aujourd'hui une partie de la côte turque de la mer Noire) sous Trajan, au début du 2^e siècle, signalait déjà une importante pénétration chrétienne, « non seulement dans les villes, mais jusque dans les villages et les hameaux » (*Epistulae*, lib. X, ep. 97).
3. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle* [1681], 3^e part., chap. 1.
4. Voir *Pensées*, livre XI, § 3. Le philosophe stoïcien Épictète, au début du siècle, n'était pas d'un autre avis : voir ses *Entretiens*, livre IV, chap. 7, § 6. Le *Discours* 46 du rhéteur Aélius Aristide va dans le même sens : il semble bien qu'aucun de ces intellectuels n'ait entrepris de dépasser les préjugés ordinaires du paganisme à l'égard des chrétiens. Il y a là une

leçon à retenir : si de grands hommes ont commis de telles bévues en dépit de toute leur sagesse, ne préjugeons jamais de notre propre intelligence, qui a sans doute, elle aussi, ses points aveugles.

5. *Apologeticus*, cap. 50 ; *Patrologia Latinae cursus completus* ed. Migne, t. 1, col. 535 : *semen est sanguis Christianorum*. [Dorénavant, la référence sera notée simplement PL (ou PG, pour *Patrologia Graeca* etc.), avec le tome et la colonne : avec plus de 380 volumes, la double *Patrologia* grecque et latine publiée au milieu du 19^e siècle par l'abbé Jacques-Paul Migne demeure à ce jour une référence commode et d'accès aisé à la littérature chrétienne depuis les origines jusqu'au début du 12^e siècle, côté latin, et jusqu'au 15^e siècle, côté grec. Bien qu'une partie de ces textes soient aujourd'hui accessibles dans de meilleures éditions, la collection complète de Migne est gratuitement disponible en ligne, notamment via le site *Patristica.net* ; c'est la raison pour laquelle les citations empruntées à divers auteurs chrétiens, dans cette petite Histoire de l'Église, renverront régulièrement à cette collection.]

Le chevalier, le chartreux et la duchesse

Le rosaire cartusien de Dominique de Prusse

Il était une fois, nous dit la « légende du chevalier », également connue sous le nom de « l'histoire du moine et de la couronne de roses », attestée dans un recueil de légendes du XIII^e siècle, il était une fois un jeune homme, un pieux chevalier, qui tressait chaque jour des fleurs pour en couronner une statue de Notre-Dame. Renonçant au mirage des exploits guerriers, il se fit simple convers au service d'un monastère, peut-être une chartreuse ; mais les charges et travaux de sa fonction ne lui laissèrent plus le loisir de s'adonner à sa dévotion préférée. Comme il en était fort affligé, il songea à quitter le monastère pour renouer avec elle. Par bonheur, il eut l'idée de s'ouvrir de son projet à un vieux moine, qui lui recommanda de remplacer plutôt la couronne tressée par 50 Ave, avec l'assurance qu'il ne ferait pas moins plaisir à la Mère de Dieu par cette offrande que par celle des fleurs glanées dans les champs ou les jardins.

Le chevalier demeura donc convers, mais, comme il était un jour en mission pour le supérieur du monastère et qu'il n'avait pas encore trouvé le temps de réciter ses Ave, il résolut de s'arrêter en chemin. Il descendit donc de cheval et commença ses prières en pleine forêt. Un larron de passage vit l'opportunité et s'approcha discrètement par derrière pour voler le cheval, quand il aperçut, près du jeune homme en prière, une belle Dame tenant entre ses mains les bandelettes dont on tresse ordinairement les couronnes. Chaque fois que le pieux serviteur de Marie achevait un Ave, le larron voyait avec étonnement une rose sortir de ses lèvres : aussitôt la belle Dame s'en saisissait pour l'attacher à la bandelette de tissu. Quand le cinquantième Ave eut été récité, il vit encore la Dame achever la couronne et s'en parer avant de disparaître mystérieusement. Le larron, qui ne songeait

plus au crime après un tel spectacle, s'approcha du jeune homme pour l'interroger sur ce prodige. Surprise du dévot, qui, lui, n'avait rien vu. L'un et l'autre comprirent alors que la Vierge était présente et recueillait les prières qui lui étaient adressées pour s'en parer comme d'une couronne de fleurs.

Une version de l'histoire rapporte que le larron repentant suivit le jeune homme et se fit à son tour religieux dans la même maison, où il vécut saintement. On ne sait de quel Ordre était cette maison religieuse, mais certains récits laissent entendre qu'il s'agissait d'une chartreuse. Or l'Ordre cartusien s'est toujours considéré comme particulièrement dévot à la Mère de Dieu et favorisé par elle.

L'une des maisons de l'Ordre, et non la moindre puisqu'on l'appelait la « mère et la maîtresse de toute la Province rhénane », la chartreuse Saint-Alban de Trèves avait été fondée en 1335. (Elle fut détruite en 1674 par les Français durant la Guerre de Réunion ; la nouvelle chartreuse, construite non loin de Trèves en 1680, fut de même fermée puis détruite au début du XIX^e siècle à la suite de la Révolution française.) Un jeune homme dévoué à la Vierge Marie, Adolphe de Essen entra comme novice à la chartreuse de Trèves dans les dernières années du XIV^e siècle et y répandit aussitôt la dévotion des 50 Ave récités à la suite, sans intercalation du *Pater*. Cette dévotion, comme il l'expliquait à ses confrères, l'avait arraché au monde en le faisant réfléchir sérieusement à la question de son salut.

En 1409, il était prieur de cette chartreuse quand un dénommé Dominique Hélicon, originaire de Prusse polonaise, se présenta pour entrer au noviciat. Issu d'un milieu modeste, Dominique avait été, dans sa prime jeunesse, fort dévot à

la Vierge. Il partit étudier à l'Université de Cracovie. Là, cependant, il n'apprit qu'à devenir joueur et débauché. Plusieurs fois, il parut certes désireux de s'arracher à la servitude du péché, mais c'était pour retomber de plus belle. Le Ciel attendait son heure : Celle qu'il avait abandonnée après l'avoir si pieusement servie ne l'avait point oublié et se présenta à lui un jour sans qu'il soupçonnât son identité. C'était le Carême de l'an 1407. Dégoûté de ses propres frasques, Dominique était entré dans une église avec l'espoir de trouver, dans ce lieu consacré, les ressources pour pleurer ses péchés : en vain. Il ressortit alors l'âme défaite mais, dans la rue, il avisa une inconnue drapée dans un beau manteau bleu, qui demandait l'aumône. Dominique n'avait plus en poche qu'une unique pièce, mais il la donna de bon cœur à cette femme qui lui promit que cette aumône le délivrerait de toutes ses misères. À dater de ce jour, en effet, sa vie fut transformée. Il comprit que la quêteuse qui l'avait abordé n'était autre que la Vierge Marie, et décida, à vingt-cinq ans, d'aller frapper à la porte de la chartreuse de Trèves. Dominique de Prusse fut reçu novice à Saint-Alban en 1409.

Sauvé par Marie de ses égarements, il renoua avec la piété de son enfance et entreprit de réciter le rosaire des 50 Ave, dévotion chère au prieur de Saint-Alban et bien connue, en ce temps-là, des nombreuses âmes pieuses qui colportaient la légende du chevalier. Ce beau récit, et la faveur dont jouissait la dévotion des 50 Ave encouragée par Adolphe de Essen, firent sur Dominique de Prusse une impression extraordinaire, et il ne tarda pas à en éprouver les bienfaits. Comme le prieur lui recommandait en outre la méditation des mystères de la vie de Jésus et de Marie d'après la *Grande vie de Jésus-*



Vierge aux Chartreux, du peintre Francisco de Zurbarán (XVII^e siècle), un tableau exécuté dans les années 1637-39 pour la chartreuse espagnole de Xérès, et actuellement au Musée national de Poznań, en Pologne. On y voit la très sainte Vierge couronnée de roses qui s'apprête à confier aux chartreux agenouillés sur les degrés du trône un rosaire à cinq dizaines que lui présente un ange. Dominique de Trèves est représenté à gauche, ouvrant la main droite pour recevoir le rosaire des mains de Marie

lui répétait en chantant la salutation angélique, accompagnée chaque fois de l'une des clauses associées par Dominique aux 50 *Ave* du rosaire. Au nom de Marie, tous inclinaient la tête ; à celui de Jésus, ils fléchissaient le genou, et chaque répétition s'achevait pas un alléluia. En chœur, les esprits bienheureux demandaient pour les dévots du rosaire des trésors de grâce durant leur vie, la persévérance à l'heure de la mort, et une récompense dans le ciel, avec autant de couronnes que de cinquantaines offertes à la Vierge durant leur vie terrestre. Quand la relation de cette vision extraordinaire se répandit à l'instigation des Chartreux, elle renforça encore la faveur dont jouissait cette dévotion, de sorte que les Pères copiaient inlassablement et répandaient largement des feuillets réunissant ensemble la légende du chevalier, les *Ave* et leurs clauses, et le songe de Dom Adolphe.

Dominique lui-même fut toutefois en proie au doute. Un chartreux ne devait-il pas s'ensevelir dans la solitude pour vaquer à Dieu seul ? Cet apostolat du rosaire, auquel il s'adonnait en copiant et en recopiant ses clauses pour les répandre à l'extérieur du monastère, où le rosaire rencontrait tant de succès, cet apostolat n'était-il pas une tentation faite pour détourner le religieux de sa vocation ? En outre, sa main droite le faisait souffrir. De l'arthrite, peut-être. Dominique crut y discerner un signe que le Ciel ne voulait pas qu'il poursuivît son œuvre apostolique. Il s'en ouvrit donc au prier, qui lui donna l'ordre de poursuivre. Dominique reprit alors la plume et reçut l'assurance que sa vocation n'en souffrirait pas : le frère portier eut pour instruction de ne point admettre les admirateurs qui voulaient à tout prix apercevoir ce Dominique dont le rosaire accomplissait tant de

Christ de Ludolphe de Saxe, l'un des plus grands auteurs spirituels chartreux du XIV^e siècle, Dominique eut l'idée d'associer les *Ave* aux mystères du salut. Les 50 clauses sur les mystères qu'il composa à cette fin étaient ainsi directement « tressées » à chaque *Ave*, de la manière suivante : *Je vous salue, Marie, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni, Jésus, dont le côté, ouvert par la lance du soldat, fit jaillir*

le sang et l'eau pour la rémission de nos péchés. [Le lecteur trouvera plus loin la série complète des 50 clauses.]

Quelques années plus tard, Dom Adolphe fut favorisé d'une vision, dont de nombreux manuscrits ont conservé la description après qu'on en eut retrouvé la relation dans un manuscrit découvert dans sa cellule au lendemain de sa mort. Voici ce qu'il avait vu : Marie, entourée de la cour céleste qui

Détail d'un portrait de Marguerite de Bavière et de son mari, par un artiste inconnu du XVII^e siècle. Le tableau se trouve actuellement au Musée de Offices de Florence.



merveilles. Dominique ne voulut rien connaître des marques d'estime auxquelles la sage disposition de son prieur lui permit de se soustraire, de sorte que sa vie put être éminemment apostolique tout en demeurant cachée.

Parmi les personnes pieuses qui, dans le monde, retirèrent un grand profit de la dévotion du rosaire sous la forme propagée par Adolphe de Essen et Dominique de Prusse, et qui eurent à cœur de la faire connaître et de la répandre, il faut au moins mentionner la vénérable Marguerite de Bavière. La pieuse duchesse de Lorraine était une femme de la plus haute noblesse : elle était la petite-nièce de sainte Brigitte de Suède, apparentée aux saintes Élisabeth de Hongrie et Élisabeth de Portugal ; et son père, Robert de Wittelsbach, avait été comte palatin avant de monter sur le trône du Saint-Empire. Cette haute naissance ne la mit cependant pas à l'abri du malheur, car son indigne mari la délaissa pour s'afficher de préférence avec une belle concubine. D'une piété angélique, Marguerite était très dévouée aux Chartreux, et Dom Adolphe de Essen, qu'elle avait rencontré au début du XIV^e siècle et qui était devenu son confesseur, l'avait gagnée à la dévotion des 50 Ave. À partir de 1419, abandonnée par son mari, elle s'adonna aux œuvres de charité après être devenue religieuse au sanctuaire de Marienfloss, qu'elle avait confié aux chartreux de Trèves quelque temps auparavant. Partout, elle se fit l'ardente propagatrice du rosaire cartusien et gagna de nombreuses âmes à cette dévotion jusqu'à sa mort en odeur de sainteté, l'an 1434.

Dominique de Prusse nous livre l'esprit de ce rosaire cartusien : « On ne doit pas trop regarder aux mots eux-mêmes dont on se sert, ici ou ailleurs, pour énoncer les points de méditation. Chacun peut, à son gré et selon la dévotion qu'il éprouve, prolonger, écour-

ter ou encore modifier la matière d'une façon ou d'une autre : tout dépend du temps dont on dispose et des dispositions dans lesquelles on se trouve. On voit difficilement ce que l'on pourrait faire de mieux dans la petite heure consacrée à ce rosaire. » Une méthode souple, donc, et qui insiste en particulier sur la dimension d'oraison méditative. Comme Dominique songe à une pratique d'une petite heure (tout de même !), on voit bien que ce rosaire n'est pas, comme certains l'ont cru, une version raccourcie du « psautier » à destination des âmes moins ferventes.

L'idée d'un rosaire médité, ouvert à de nombreuses adaptations, a rencontré un vif succès, dont témoigne notamment l'extraordinaire variété des clauses destinées à soutenir la méditation des dévots. L'une de ces nombreuses adaptations est due à un des grands auteurs spirituels du XVI^e siècle, Louis de Blois. Le grand abbé bénédictin de Liessies (à la limite entre la France et les Pays-Bas du Sud), qui estimait beaucoup l'œuvre de Dominique de Prusse, composa lui-même un *Sanctuaire de l'âme fidèle*, en latin : *Conclave animæ fidelis*. Dans la quatrième partie de cet ouvrage, il propose divers exercices de piété, parmi lesquels une couronne de cinq dizaines d'Ave, où chaque clause est ainsi composée : « Ô bonne et douce Marie, apaisez notre très-clément Rédempteur Jésus, lui qui, âgé de 30 ans, voulut humblement être baptisé par son serviteur Jean, alors qu'il était lui-même l'Agneau de Dieu, pur de toute souillure du péché. Rendez-nous agréables à votre Fils très doux, Jésus-Christ, et faites que nous

méritons de vous voir l'un et l'autre dans les cieux. Ainsi soit-il » (la partie en italique change à chaque clause). Chaque dizaine est elle-même précédée d'un *Pater* et s'achève par une belle formule doxologique :

Louange à la lumineuse Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; louange à la Vierge Mère de Dieu, maintenant et toujours. Ainsi soit-il !

Le rosaire cartusien de Dominique de Prusse, avec ses variantes éventuelles, ne disparut jamais complètement, quoique le rosaire dit « dominicain » (celui que nous connaissons tous très bien) finit par s'imposer un peu partout dès le XVI^e siècle. Les chartreux n'en prirent point ombrage, d'autant qu'Alain de la Roche, qui en fut l'apôtre sinon l'inventeur, était de leurs amis, et qu'ils furent eux-mêmes les premiers éditeurs de son œuvre. ■

La rédaction

Pour en savoir plus : Y. GOURDEL, « Le culte de la très sainte Vierge dans l'Ordre des Chartreux », in H. du Manoir (dir.), *Maria. Études sur la sainte Vierge*, Paris : Beauchesne, t. II, 1952, p. 625-678.

Le rosaire cartusien

L'*Ave*, avant le XVI^e siècle, ne comprenait généralement que la première partie de la prière telle que nous la récitons aujourd'hui ; elle est formée, pour l'essentiel, de deux emprunts au premier chapitre de saint Luc (Lc 1, 28 et 42), auquel on ajoutait le nom de Marie : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, et le fruit de vos entrailles est béni.*

Le rosaire cartusien est formé d'une succession ininterrompue de 50 *Ave*. Les cinquante clauses suivantes ajoutent, à chacun des *Ave*, cinquante sujets de méditation ainsi énoncés :

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, et le fruit de vos entrailles est béni :

1. Jésus, qui fut conçu du Saint-Esprit à l'annonce de l'Ange.
2. Jésus, qui, avec vous qui l'avez conçu, rendit visite à sainte Élisabeth.
3. Jésus, que vous mîtes au monde dans la joie en demeurant vierge de corps et d'âme.
4. Jésus, que vous allaitâtes de votre sein virginal, adorant en lui votre Créateur.
5. Jésus, que vous enveloppâtes de langes et couchâtes dans une crèche.
6. Jésus, pour qui les Anges entonnèrent le Gloria et qui reçut la visite des bergers à Bethléem.
7. Jésus, qui fut circoncis le huitième jour, et reçut alors ce nom de Jésus.
8. Jésus, que les Mages adorèrent en le comblant de présents.
9. Jésus, que vous portâtes au Temple pour le présenter à Dieu, son Père.
10. Jésus, que le vieillard Siméon prit dans ses bras et que reconnut la sainte veuve Anne.
11. Jésus, avec lequel vous fuîtes en Égypte à cause de la persécution d'Hérode.
12. Jésus, avec qui vous revîntes dans votre patrie sept ans plus tard, avertie par l'Ange.
13. Jésus, que vous perdîtes à Jérusalem à l'âge de douze ans, avant de le retrouver dans le Temple trois jours plus tard.
14. Jésus, qui croissait chaque jour en âge et grâce devant Dieu et devant les hommes.
15. Jésus, que Jean baptisa dans le Jourdain et désigna comme l'Agneau de Dieu.
16. Jésus, qui, ayant jeûné pendant quarante jours dans le désert, triompha des tentations de l'Ennemi.
17. Jésus, qui, après avoir choisi ses disciples, annonça le Royaume de Dieu.
18. Jésus, qui ouvrit les yeux des aveugles, guérit les lépreux, releva les paralytiques et délivra les possédés du démon.
19. Jésus, dont Marie-Madeleine baigna les pieds de ses larmes, qu'elle sécha ensuite avec ses cheveux, puis qu'elle oignit de son parfum.
20. Jésus, qui ressuscita Lazare et d'autres défunts.
21. Jésus, qui fut reçu en triomphe par le peuple au jour des Rameaux.
22. Jésus, qui, à la dernière Cène, institua le Sacrement de son Corps et de son Sang.
23. Jésus, qui dans le Jardin, après avoir longtemps prié, sua du sang en abondance.
24. Jésus, qui, allant à la rencontre de ses ennemis, se livra volontairement entre leurs mains.
25. Jésus, qui, lié et attaché avec force par les envoyés des Juifs, fut ainsi mené chez le grand-prêtre.
26. Jésus, qui, accusé faussement, eut la face voilée, fut frappé et couvert de crachats.
27. Jésus, qui fut dénoncé devant Caïphe et Pilate comme un criminel passible du supplice de la croix, réservé aux malfaiteurs.
28. Jésus, qui fut dépouillé de ses vêtements et flagellé cruellement sur ordre de Pilate.

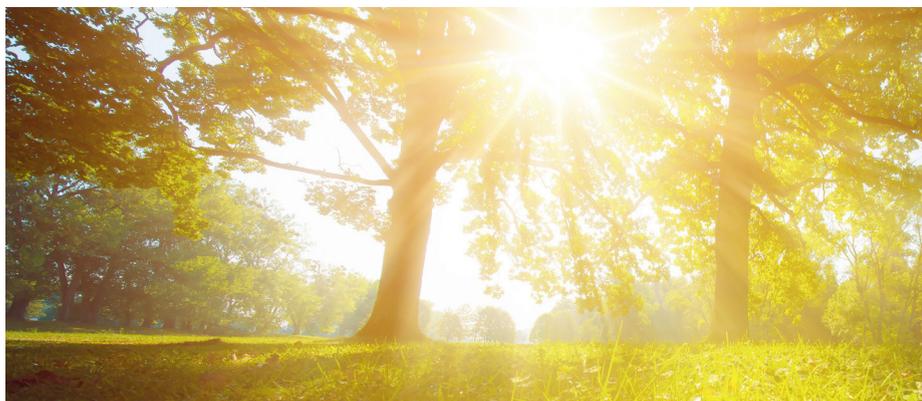
29. Jésus, qui fut couronné d'épines, revêtu d'un manteau de pourpre et salué comme un roi de farce par les soldats.
30. Jésus, qui fut condamné à une mort infâme et conduit au supplice pour être crucifié entre deux larrons.
31. Jésus, qui fut cloué sur la croix et abreuvé de fiel et vinaigre.
32. Jésus, qui pria pour ses bourreaux en disant : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.
33. Jésus, qui dit au larron crucifié à sa droite : En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis.
34. Jésus, qui vous dit à vous, sa Mère : Mère, voici votre fils ; et à Jean : Voici votre Mère.
35. Jésus, qui, du haut de la croix, s'écria : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?
36. Jésus, qui dit : J'ai soif ; et, après avoir goûté au vinaigre, s'exclama : Tout est accompli.
37. Jésus, qui poussa enfin un grand cri : Père, entre vos mains, je remets mon esprit.
38. Jésus, qui pour nous autres, pauvres pécheurs, souffrit une cruelle et douloureuse mort.
39. Jésus, dont le côté ouvert par la lance du soldat fit jaillir le sang et l'eau pour la rémission de nos péchés.
40. Jésus, dont le corps sacré fut descendu de la croix et, comme le veut une pieuse croyance, déposé dans vos bras.
41. Jésus, dont le corps, enveloppé d'un linceul et parfumé d'aromates, fut déposé au sépulcre par des hommes pieux.
42. Jésus, dont le sépulcre fut scellé et que les Juifs firent garder.
43. Jésus, dont la sainte âme descendit aux enfers pour conduire au Ciel les saints Patriarches.
44. Jésus, qui ressuscita le troisième jour, vous remplissant, vous, sa douce Mère, d'une joie ineffable.
45. Jésus, qui, après sa Résurrection, apparut à de nombreuses reprises à ses disciples et amis pour fortifier leur foi.
46. Jésus, qui, en votre présence et celle des saints Apôtres, monta au ciel et s'assit à la droite du Père.
47. Jésus, qui, selon sa promesse, envoya sur ses disciples l'Esprit-Saint au jour de la Pentecôte.
48. Jésus, qui vous a enfin appelée à lui, vous, sa douce Mère, pour vous placer à sa droite et vous couronner de gloire.
49. Jésus : qu'il daigne nous appeler aussi après cette misérable vie, nous ses serviteurs et les vôtres, et nous placer dans le Royaume de son Père.
50. Jésus, qui règne avec le Père et le Saint-Esprit, et triomphe pour toujours avec vous, sa très sainte Mère, dans la gloire.

Conformément au songe d'Adolphe de Essen, on inclinait la tête au nom de Marie, on fléchissait le genou au nom de Jésus, et on ajoutait un Alleluia à la fin de chaque clause. Après les 50 *Ave*, on terminait par une prière à la très sainte Vierge :

Ô Immaculée, toujours bénie et excellente Vierge Marie, Mère de Dieu ; ô Temple de Dieu, le plus beau de tous les temples ; ô Porte du Royaume céleste par laquelle le monde entier fut épargné, tendez vers moi l'oreille de votre miséricorde, et faites-vous ma douce protectrice, moi qui suis un pauvre et misérable pécheur. Soyez mon secours dans tous mes besoins. Ainsi soit-il.

L'homme a dans lui-même le sens intime de l'existence de Dieu

Par le père Louis du Pont



Je considérerai, en second lieu, que nous avons en nous-mêmes plusieurs témoins de l'existence de Dieu. En effet, si nous entrons par la réflexion dans ce monde abrégé qui est l'homme, et particulièrement en nous-mêmes, nous pourrons, par la connaissance de ce qui est en nous, arriver à connaître qu'il y a un Dieu. C'est peut-être ce que signifient ces paroles de David : *Elle est admirable, Seigneur, la connaissance que je puis avoir de vous par les choses qui sont en moi* (Ps. 138,6).

Premièrement. Je trouve au-dedans de moi-même la lumière naturelle, qui, selon l'expression du Roi-prophète, est *comme un rayon de la face de Dieu* (Ps. 4,7). Cette divine lumière nous découvre ce qui est bon, et quel est le souverain Bien de qui procède tout autre bien. À cette lumière est jointe une inclination naturelle qui nous porte à ce qui est conforme à la raison et à la règle de toute justice, laquelle n'est autre que Dieu. Nous sommes donc inclinés par notre nature même à aimer Dieu, à le vénérer, à lui obéir, et lorsque nos péchés n'étouffent pas cette étincelle, lorsqu'ils n'obscurcissent pas les splendeurs de cette lumière, des lueurs, semblables à celle de l'éclair, nous découvrent qu'il y a un Dieu, et font tressaillir notre cœur d'allégresse.

Deuxièmement. Je découvre encore en moi une agréable variété de puissances

et de sens intérieurs et extérieurs, d'os, de veines, d'artères, et d'autres parties, dont le corps est composé avec tant d'ordre, de justesse et de proportion, qu'elles proclament bien haut que ce n'est point le hasard qui les a produites, qu'elles ne se sont point faites elles-mêmes, mais qu'elles ont reçu l'être du souverain Artisan de l'univers. *Seigneur, s'écriait David, tous mes os diront : Qui est semblable à vous ?* (Ps. 34,10).

Ô Dieu infini, mes os, mes artères et mes veines, mes yeux et mes oreilles, chacun de mes sens, et jusqu'aux moindres parcelles de mes membres confessent que vous êtes Dieu ; que rien n'est semblable à vous, et que vous seul les avez pu tirer du néant. Puissent toutes les parties de moi-même se convertir en autant de langues pour attester cette vérité, pour vous louer, vous bénir et vous glorifier éternellement !

Troisièmement. Mais c'est surtout ce noble esprit dont mon corps est animé, qui publie l'existence d'un autre esprit, d'un esprit souverain, qui est répandu dans tout le monde, et que tout le monde ne peut contenir. Si, en effet, je viens à considérer ce qu'il y a en moi de plus intime, je reconnâtrai l'excellence de mon âme aux opérations admirables qui procèdent de ses trois puissances : la mémoire, l'entendement, la volonté avec son libre arbitre. Ces puissances

ne sont point dans le corps comme dans une prison ; elles en sortent quand il leur plaît, elles parcourent toute l'étendue de la terre, de la mer et de l'air ; elles pénètrent jusque dans les cieus, et elles découvrent les secrets de la nature les plus inaccessibles à nos sens. De là tant de beaux-arts, tant de sciences, tant de règles pour le sage gouvernement des hommes.

À ces effets nous reconnaissons que notre âme est un esprit invisible, immortel, indépendant, quant à son être, du corps où elle est renfermée, en sorte qu'elle survit à la dissolution du corps, et que son inclination naturelle, son désir d'immortalité trouve sa réalisation dans une vie qui durera toujours. Or, tout cela annonce clairement qu'il existe un Dieu, esprit invisible, immortel, de qui tous les autres esprits ont reçu l'existence ; qu'il est au milieu de ce monde, donnant l'être et la vie à toute chose, non comme l'âme la donne au corps, mais d'une manière beaucoup plus noble ; qu'il gouverne les créatures ; qu'il enseigne à celles qui sont douées de raison les arts et les sciences ; qu'il communique aux autres l'instinct, et à toutes des inclinations conformes à leur nature ; sans cependant dépendre d'elles, car supposé que le monde périsse, Dieu n'en demeurerait pas moins éternellement.

Ô Dieu d'une majesté infinie, je le déclare maintenant, admirable est la connaissance que j'acquiers de vous en me connaissant moi-même. Si dans un corps formé de terre, il y a un esprit aussi noble que mon âme, qui lui donne l'être et la vie, le gouverne, et fait en lui et par lui des choses si dignes d'admiration, combien est-il plus nécessaire que vous soyez au milieu de ce monde si vaste, Esprit souverain, de qui nous tenons tous l'être, la vie et le mouvement ! Mais puisque vous êtes mon être et ma vie, je veux aussi vous appeler mon âme ; je veux me réjouir de vous avoir pour Dieu, et souhaiter de vous aimer infiniment plus que moi-même. Faites, Seigneur, que tous les hommes vous connaissent et vous aiment, car vous êtes la vie et l'âme de tous, vous à qui toute gloire, à qui toute louange est due pour l'éternité. ■

Alma Mater : Mère cachée et secrète

Par saint Louis-Marie Grignion de Montfort

C'est par la très Sainte Vierge Marie que Jésus-Christ est venu au monde, et c'est aussi par elle qu'il doit régner dans le monde.

Marie a été très cachée dans sa vie : c'est pourquoi elle est appelée par le Saint-Esprit et l'Église Alma Mater : Mère cachée et secrète. Son humilité a été si profonde qu'elle n'a point eu sur la terre d'attrait plus puissant et plus continuel que de se cacher à elle-même et à toute créature, pour n'être connue que de Dieu seul.

Dieu, pour l'exaucer dans les demandes qu'elle lui fit de la cacher, appauvrir et humilier, a pris plaisir à la cacher dans sa conception, dans sa naissance, dans sa vie, dans ses mystères, dans sa résurrection et assumption, à l'égard de presque toute créature humaine. Ses parents mêmes ne la connaissaient pas ; et les anges se demandaient souvent les uns aux autres : Qui est celle-là ? Parce que le Très-Haut la leur cachait ; ou, s'il leur en découvrait quelque chose, il leur en cachait infiniment davantage.

Dieu le Père a consenti qu'elle ne fit point de miracle dans sa vie, du moins qui éclatât, quoiqu'il lui en eût donné la puissance. Dieu le Fils a consenti qu'elle ne parlât presque point, quoiqu'il lui eût communiqué sa sagesse. Dieu le Saint-Esprit a consenti que ses Apôtres et ses Évangélistes n'en parlissent que très peu et qu'autant qu'il était nécessaire pour faire connaître Jésus-Christ, quoiqu'elle fût son Épouse fidèle.

Marie est l'excellent chef-d'œuvre du Très-Haut, dont il s'est réservé la connaissance et la possession. Marie est la Mère admirable du Fils, qu'il a pris plaisir à humilier et à cacher pendant sa vie, pour favoriser son humilité, la traitant du nom de femme, comme une étrangère, quoique dans son cœur il l'estimât et l'aimât plus que tous les anges et les hommes. Marie est la fontaine scellée et l'Épouse fidèle du Saint-Esprit, où il n'y a que lui qui entre. Marie est le sanctuaire et le repos de la Sainte-Trinité, où Dieu est plus magnifiquement et divinement qu'en aucun lieu de l'univers, sans

excepter sa demeure sur les chérubins et les séraphins ; et il n'est pas permis à aucune créature, quelque pure qu'elle soit, d'y entrer sans un grand privilège.

Je dis avec les saints : La divine Marie est le paradis terrestre du nouvel Adam, où il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit, pour y opérer des merveilles incompréhensibles. C'est le grand et le divin monde de Dieu, où il y a des beautés et des trésors ineffables. C'est la magnificence du Très-Haut, où il a caché, comme en son sein, son Fils unique, et en lui tout ce qu'il a de plus excellent et de plus précieux. Oh ! oh ! que de choses grandes et cachées ce Dieu puissant a faites en cette créature admirable, comme elle est elle-même obligée de le dire, malgré son humilité profonde : Le Puissant fit pour moi des merveilles (Lc 1,49). Le monde ne les connaît pas, parce qu'il en est incapable et indigne. ■

Tiré du *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*

infos

Le magazine *Prends, lis* est édité par l'association Prends, lis. Sa mission consiste à faire découvrir l'histoire de l'Église et les chefs-d'œuvre de la spiritualité catholique.

Le magazine *Prends, lis* est distribué partout dans le monde, au format PDF ou au format papier selon le type d'abonnement choisi à raison de 4 numéros par année.

Abonnements disponibles selon votre don

Par commodité, nous indiquons les sommes en euros (elles sont à transcrire dans la monnaie de votre pays en fonction du cours du jour)

- Un don annuel de 150 euros minimum vous donne droit à un abonnement au format papier reçu par poste.
- Un don annuel de 60 euros minimum vous donne droit à un abonnement au format PDF reçu par email. Le PDF peut être facilement imprimé sur des feuilles A4 si nécessaire.

Contact :

Association Prends, lis ■ CP 37 ■ CH-1971 Grimisuat (Suisse)
info@prends-lis.org ■ www.prends-lis.org

Vos dons

Par virement bancaire :

IBAN : CH75 0900 0000 1549 5105 8
 Banque Postfinance
 SWIFT/BIC : POFICHBEXX

Par paypal :

paypal.me/prends-lis

Par carte de crédit :

www.prends-lis.org